

Article sélectionné dans

La Matinale du 03/05/2017 [Découvrir l'application](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e) ([http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e)

[re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e))

Dans le Nordeste brésilien, une sécheresse sans fin

Cette région très pauvre, confrontée à une situation inédite depuis 1910, a perdu près de 90 % de ses récoltes.

LE MONDE | 04.05.2017 à 06h43 • Mis à jour le 04.05.2017 à 11h49 | Par Claire Gatinois (journaliste@lemonde.fr)

(Envoyée spéciale, Dormentes, Petrolina (Nordeste, Brésil))



A Dormentes au Brésil. VINCENT CATALA POUR "LE MONDE"

Maria de Fatima Pereira Barbosa a imploré sao José pour que l'eau revienne dans son village. Nous étions le 19 mars ; la légende dit que, s'il pleut ce jour-là, les récoltes seront bonnes. Mais le soleil a brillé, presque plus cuisant encore que les autres jours.

Nous sommes maintenant à la fin avril, la « saison des pluies » s'achève à Dormentes, petite commune du Nordeste brésilien dans l'Etat du Pernambouc. Maria de Fatima n'a plus de raison d'y croire : ses plants de maïs et de feijao ont séché. La jeune femme, qui attend son quatrième enfant, en a pleuré.

Dans une bicoque insalubre, la mère de 28 ans s'illumine seulement quand on parle du passé. De ce temps où on récoltait « *tranquillement* » jusqu'à sept sacs de feijao et de maïs. Une époque d'opulence dans le lieu-dit Baixa da Esperança (la « fosse aux espoirs ») sis au milieu du Sertao, une zone semi-aride décrite comme le « polygone de la sécheresse ».

« Même les cactus meurent! »

Voilà six ans que la sécheresse s'abat sur cette région parmi les plus pauvres du pays. A Dormentes près de 90 % des récoltes auraient été perdues. La plupart des familles ne vivent que grâce à la bolsa familia, un pécule attribué par le gouvernement de quelques centaines de reais au maximum. Les hommes, eux, désertent le foyer, tentant de vendre leurs bras à des agriculteurs qui, par miracle, en auraient besoin.

« *C'est une catastrophe. Chaque année est plus sèche encore que la précédente. Même les mandacaru, cactus symboles de la résistance des Nordestins, meurent !* », se désole Josimara Cavalcanti Yotsuya, vice-maire de la commune, membre du Parti socialiste brésilien (PSB, centre gauche). Atterrée, sa suppléante nous emmène sur les barrages des alentours où le niveau de l'eau est dramatiquement bas. Elle peste contre les camions-citernes du gouvernement, trop peu nombreux.

« *La sécheresse nous cogne* », bougonne Manoel Nascimento de Macedo. Propriétaire d'une cinquantaine de brebis et de chèvres, il a dû vendre une partie de son cheptel, incapable de nourrir tout le troupeau.

Une fois les réserves de maïs épuisées, les fermiers utilisent la caatinga – le maquis local – et brûlent même le mandacaru, qui, une fois débarrassé de ses épines, peut servir de fourrage. Des pratiques qui inquiètent les chercheurs. En cause : leurs effets pervers sur la biodiversité. Mais même ces tactiques du temps jadis ne suffisent plus. « *Ça dure depuis 2011. Moi, je n'ai plus d'espoir* », souffle M. Nascimento de Macedo.

« Les besoins en eau ont augmenté »



Des travailleurs agricoles, la municipalité de Dormantes. VINCENT CATALA POUR "LE MONDE"

En 2017, la pluviométrie affiche 164 millimètres à Dormentes. A deux heures de route de là, Petrolina relève 146,7 mm de pluie, contre une moyenne de 440 mm au cours des 105 dernières années. Les deux communes se sont déclarées en état d'urgence, comme l'ont fait près de 80 % des villes du Nordeste depuis 2012, souligne le site d'information G1, s'appuyant sur les données du ministère de l'intégration nationale.

Une sécheresse sans fin. Historique et inédite depuis 1910. Si les populations ne meurent pas de soif, les récoltes et le bétail ne permettent plus de mener une vie décente.

La principale explication serait liée au phénomène climatique qui réchauffe l'océan au-dessus de l'équateur et le refroidit sur les côtes du Nordeste brésilien, empêchant la formation de nuages gorgés de pluie, explique Mario Miranda, météorologue professeur à l'Université fédérale de la vallée du Sao Francisco (Univasf), à Petrolina. L'effet, cumulé certaines années à celui d'El Niño dans l'océan Pacifique, n'a fait qu'accentuer les sécheresses du Nordeste.

« *Il y a des précédents* », nuance le climatologue. A intervalles réguliers, tous les vingt-cinq ans environ, des sécheresses frappent plus ou moins brutalement le Nordeste, les premières relatées datant du XVI^e siècle. « *Ce ne sont pas les sécheresses qui sont plus fortes, ce sont les besoins en eau qui ont augmenté avec la croissance démographique nordestine* », remarque M. Miranda.

« Cohabiter avec la sécheresse »

Maudit, le Sertao a appris à vivre avec l'aridité. Dans la région de Petrolina, où la pluie est encore plus rare qu'à Dormentes, les agriculteurs ont trouvé leur salut grâce à la mise en place d'un système d'irrigation parti du fleuve Sao Francisco. Les techniques, inspirées de celles du Pérou et d'Israël, ont permis d'arroser une zone de 170 000 hectares.

Les études démarrées sous la présidence de Joao Goulart, dans les années 1960, avant le coup d'Etat militaire, visaient à assurer la sécurité alimentaire de la population.

Cinquante ans plus tard, l'endroit est devenu telle une oasis en plein désert : la vallée du Sao Francisco est l'un des principaux exportateurs de fruits, de mangues, de melons, de bananes, de raisins... et elle est réputée pour ses vignobles. Un petit miracle. Dans certains coins, non irrigués,

on parvient aussi à cultiver des tomates en utilisant l'eau saline dont regorgent les sous-sols, souligne-t-on à l'Embrapa, centre de recherche agricole de Petrolina.

« *Certains agriculteurs ne s'adaptent pas au climat. Faute d'éducation, de technologie mais aussi de travail* », abonde Sergio Guilherme de Azevedo, ingénieur agronome, analyste en transfert de technologie à l'Embrapa, évoquant des paysans qui n'ont pas le réflexe de stocker leur fourrage ni d'opter pour des cultures à cycle de vie plus court.

« *Auparavant on parlait de combattre la sécheresse. Maintenant on dit qu'il faut cohabiter avec elle* », estime Nilton Mota, secrétaire à l'agriculture et à la réforme agraire du Pernambouc.

Un projet polémique

L'Etat du Nordeste a dépensé au cours des deux dernières années 700 millions de reais (202 millions d'euros) pour les ressources hydriques. Des investissements en grande partie consacrés à appuyer les grands travaux de déviation du fleuve Sao Francisco, projet polémique visant à irriguer des zones quasi désertiques lancé par le gouvernement de Brasilia.

Des efforts encore insuffisants selon les experts, qui signalent les failles d'un service public construisant des réservoirs sur des zones étendues plutôt qu'en profondeur pour éviter l'évaporation, et qui fustigent la corruption qui gangrène la politique et nuit à l'efficacité de la distribution d'eau.

L'organisation de défense de l'environnement Greenpeace, quant à elle, se désole que l'Etat ne se focalise pas davantage sur la lutte contre la déforestation, principal fléau, à ses yeux, de la progression de la sécheresse.

Dans le Sertao ne pointent pourtant ni la colère ni la révolte contre un Etat défaillant. Plutôt un sentiment de résignation au sein d'une population presque habituée à la misère que la vice-maire de Dormentes explique par le caractère des Nordestins : « *Notre peuple est différent. Nous sommes plus résistants.* »